était discuté, critiqué, admiré ou haï, et quand, par hasard, un nom nouveau faisait son apparition parmi ceux des « feuilletonistes » depuis longtemps reconnus avec respect, cela constituait un événement. De la jeune génération, seul Hofmannsthal y avait accédé à l'occasion, avec quelques-uns de ses merveilleux articles ; en dehors de lui, les jeunes auteurs devaient se borner à s'introduire en contrebande, dissimulés dans la page littéraire de la fin. Qui était imprimé en première page avait, pour Vienne, son nom gravé dans le marbre.

Je n'arrive plus à concevoir aujourd'hui comment je trouvai le courage de proposer un petit ouvrage poétique à la *Neue Freie Presse*, oracle de mes pères et foyer des têtes consacrées par une septuple onction. Mais, après tout, je ne risquais rien de pis qu'un refus. Le rédacteur du feuilleton ne recevait qu'un jour de la semaine entre deux et trois, parce que la rotation régulière des écrivains célèbres qui y avaient un engagement ferme ne permettait que très rarement d'y trouver place pour les travaux d'un collaborateur occasionnel. Ce n'est pas sans un battement de cœur que je gravis le petit escalier en spirale qui accédait au bureau et me fis annoncer. Au bout de quelques minutes, le domestique revint m'aviser que Monsieur le rédacteur du feuilleton me priait d'entrer, et je pénétrai dans la petite pièce tout en longueur.

*

Le rédacteur du feuilleton de la *Neue Freie Presse* s'appelait Théodore Herzl, et ce fut le premier homme de premier plan dans l'histoire universelle que je rencontraï au cours de mon existence — certes sans savoir alors quelle prodigieuse révolution sa personne était destinée à opérer dans les destinées du peuple juif et l'histoire de notre temps. A l'époque, sa position était encore ambiguë et son évolution imprévisible. Il avait débuté par des essais poétiques, avait

manifesté très tôt des dons éblouissants de journaliste et était devenu le favori du public viennois, d'abord en qualité de correspondant à Paris, puis de feuilletoniste de la *Neue Freie Presse*. Ses articles, encore aujourd'hui fascinants par l'abondance des observations aiguës et souvent avisées, la grâce du style, le charme distingué qui, même dans le genre léger ou dans la critique, ne perdait rien de sa noblesse native, étaient ce qu'on pouvait concevoir de plus raffiné en matière de journalisme, et les délices d'une ville qui avait cultivé le sens du subtil. Il avait même connu le succès au *Burgtheater*, qui avait donné une pièce de lui, et c'était désormais un homme en vue, idolâtré par la jeunesse, estimé de nos pères, jusqu'au jour où se produisit l'inattendu. Le destin sait toujours se trouver un chemin afin d'atteindre l'homme dont il a besoin pour ses desseins, même si cet homme veut se cacher.

Théodore Herzl avait vécu à Paris une expérience qui avait bouleversé son âme, une de ces heures qui changent toute une existence : il avait assisté en qualité de correspondant à la dégradation publique d'Alfred Dreyfus, il avait vu arracher les épaulettes à cet homme pâle, qui s'écriait : « Je suis innocent. » Et à cette seconde, il avait su jusqu'au plus profond de son cœur que Dreyfus était innocent et qu'il n'était chargé de cet abominable soupçon de trahison que parce qu'il était juif. Or Théodore Herzl, alors qu'il était étudiant, avait déjà souffert dans sa généreuse fierté d'homme du sort des Juifs. Bien plus, grâce à son instinct prophétique et à ses prémonitions, il en avait souffert par avance dans tout son tragique à une époque où le danger ne paraissait pas vraiment redoutable. Avec le sentiment d'être né pour devenir un chef, à quoi l'autorisait son apparence extérieure non moins que l'ampleur de ses vues et sa connaissance du monde, il avait alors conçu le projet fantastique de mettre fin une fois pour toutes au problème juif — et ce par l'union du judaïsme au christianisme

par la voie de baptêmes volontaires opérés en masse. Pensant toujours en dramaturge, il s'était vu menant en long cortège à l'église Saint-Etienne les milliers et milliers de Juifs autrichiens, afin d'y délivrer de la malédiction de la haine et de la séparation, par un acte symbolique exemplaire, le peuple traqué et sans patrie. Il avait bientôt reconnu l'impossibilité de mettre son plan à exécution, son travail personnel l'avait détourné pendant des années du problème primordial de sa vie, dont il reconnaissait que la « résolution » constituait sa véritable tâche. Mais dans cette seconde de la dégradation de Dreyfus, la pensée de l'éternelle proscription de son peuple lui traversa la poitrine comme un coup de poignard. Si la séparation est inévitable, se dit-il, eh bien ! qu'elle soit radicale ! Si l'humiliation renouvelée est constamment notre sort, répondons-y par la fierté. Si nous souffrons d'être sans patrie, édifions-nous une patrie nous-mêmes. C'est alors qu'il publia sa brochure, *L'Etat juif*, dans laquelle il proclamait que toute assimilation, tout espoir de tolérance totale, était impossible pour le peuple juif. Il devait fonder sa nouvelle, sa propre patrie dans son ancienne patrie, la Palestine.

J'étais encore au lycée quand parut cette brochure succincte, qui avait la force de pénétration d'un coin d'acier, mais je me souviens bien de l'ahurissement général et du dépit de la bourgeoisie juive de Vienne. Quelle mouche, disait-on avec hargne dans ces milieux, a donc piqué cet écrivain d'habitude si spirituel et si intelligent, si cultivé ? Quelles sottises commet-il et se met-il à écrire ? Pourquoi irions-nous en Palestine ? Notre langue, c'est l'allemand et non pas l'hébreu, notre patrie, la belle Autriche. Notre situation, sous le bon empereur François-Joseph, n'est-elle pas excellente ? N'avons-nous pas des conditions de vie convenables et une position sociale assurée ? Ne jouissons-nous pas des mêmes droits civiques que les autres sujets de la monarchie, ne

sommes-nous pas des citoyens fidèles et solidement établis dans cette Vienne bien-aimée ? Et ne vivons-nous pas une époque de progrès, qui éliminera en quelques décennies tous les préjugés confessionnels ? Pourquoi lui, qui parle en Juif et veut servir le judaïsme, fournit-il des armes à nos pires ennemis et cherche-t-il à nous séparer, alors que chaque jour nous rattache plus étroitement et plus intimement au monde allemand ? Les rabbins s'échauffaient dans leurs chaires, le directeur de la *Neue Freie Presse* défendit de mentionner même le mot de sionisme dans son journal « progressiste ». Le Thersite de la littérature viennoise, le maître de la raillerie empoisonnée, Karl Kraus, écrivit une brochure, *Une couronne pour Sion*, et quand Théodore Herzl paraissait au théâtre, on murmurait dans tous les rangs, sur le ton de la moquerie : « Sa Majesté a fait son entrée ! »

Tout d'abord, Herzl put se sentir incompris ; Vienne, où il se croyait le plus en sûreté du fait de la popularité dont il jouissait depuis des années, l'abandonnait et se moquait de lui. Mais la réponse vint d'ailleurs, comme un coup de tonnerre, si subite, avec une telle énergie et une telle exaltation qu'il fut presque effrayé d'avoir suscité dans le monde, avec ses quelques douzaines de pages, un mouvement aussi puissant et qui le débordait largement. Elle ne lui vint pas, il est vrai, des Juifs de l'Ouest, de ces bourgeois qui menaient une existence confortable et avaient d'excellentes situations, mais des masses formidables de l'Est, du prolétariat des ghettos galiciens, polonais et russes. Sans qu'il s'en doutât, Herzl, avec sa brochure, avait fait flamboyer ce noyau du judaïsme qui couvait sous la cendre de l'étranger, le rêve messianique millénaire, confirmé par les livres saints, d'un retour en Terre promise — cette espérance et certitude religieuse en même temps qui seule donnait encore un sens à la vie de ces millions d'êtres foulés aux pieds et asservis. A chaque fois qu'un homme — prophète ou imposteur — avait touché cette corde

durant les deux mille ans de la dispersion, toute l'âme du peuple s'était mise à vibrer, mais jamais avec une telle puissance, un tel retentissement. En écrivant quelques douzaines de pages, un homme seul avait formé une unité d'une masse disséminée et déchirée.

Ce premier moment, tant que son idée avait encore les formes indistinctes d'un songe, devait être le plus heureux de la brève existence de Herzl. Dès qu'il commença à fixer les objectifs dans l'espace réel, à nouer les forces, il dut reconnaître combien son peuple était devenu disparate dans la diversité des nations et des destinées : ici les Juifs religieux, là les libres-penseurs, ici les Juifs socialistes, là les capitalistes, s'enflammant les uns contre les autres dans toutes les langues, et tous aussi peu disposés à se soumettre à une seule et même autorité. En cette année 1901, quand je le vis pour la première fois, il était en plein combat, et peut-être luttait-il aussi contre lui-même. Il ne croyait pas encore assez au succès pour renoncer à la situation qui les faisait vivre, lui et sa famille. Il devait encore se partager entre son service mesquin de journaliste et la mission qui était sa vraie vie. Et ce fut encore le Théodore Herzl feuilletoniste qui me reçut.

*

Herzl se leva pour me saluer, et j'éprouvai aussitôt le sentiment, instinctivement, qu'il y avait du vrai dans le surnom de « roi de Sion » qu'on lui donnait par moquerie : il avait réellement une apparence royale avec son haut front découvert, ses traits purs, sa longue barbe de prêtre, d'un noir presque bleuâtre, ses yeux mélancoliques d'un bleu sombre. Ses gestes amples, un peu théâtraux, ne semblaient pas affectés chez lui parce qu'ils étaient conditionnés par une noblesse naturelle, et il n'y aurait pas eu besoin de cette particularité pour me le rendre imposant. Même dans son vieux bureau où s'accumulaient les papiers,

dans cette minuscule pièce de la rédaction, avec son unique fenêtre, il faisait l'impression d'un cheikh des Bédouins du désert ; un burnous blanc flottant l'aurait vêtu aussi naturellement que sa jaquette noire soigneusement coupée, selon toute apparence d'après un modèle de Paris. Après un court silence ménagé à dessein — il aimait ces petits effets, comme je le remarquai souvent par la suite, et les avait sans doute étudiés au *Burgtheater* —, il me tendit la main avec une condescendance cependant pleine de bienveillance. Il me désigna un siège à côté de lui et me demanda : « Je crois avoir déjà entendu ou lu votre nom quelque part. Des poèmes, n'est-il pas vrai ? » Je ne pus qu'acquiescer. « Eh bien, dit-il, en se carrant dans son fauteuil, que m'apportez-vous ? »

Je lui expliquai que j'aurais aimé lui soumettre un petit travail en prose et lui tendis mon manuscrit. Il regarda la page de titre, passa au dernier feuillet pour évaluer la longueur de l'article, puis il se plongea encore plus profondément dans son fauteuil. Et à mon grand étonnement (je ne m'y étais pas attendu), j'observai qu'il avait déjà commencé à lire le manuscrit. Il lisait lentement, sans lever les yeux, plaçant chaque fois sous les autres la feuille qu'il avait parcourue. Quand il eut achevé la dernière page, il plia lentement le manuscrit, toujours sans me regarder et avec des gestes minutieux, le glissa dans une enveloppe sur laquelle il griffonna une note au crayon bleu. Ce n'est qu'alors, après m'avoir assez longtemps tenu dans l'anxiété par ses opérations mystérieuses, qu'il leva sur moi son lourd regard sombre et me dit avec une solennité lente et calculée : « Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que votre bel article est accepté pour le feuilleton de la *Neue Freie Presse*. »

Ce fut comme si Napoléon, sur le champ de bataille, épinglait à la poitrine d'un jeune sergent la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Cela paraît en soi un petit épisode sans importance, mais il faut être viennois, et viennois de cette généra-

tion, pour comprendre quelle brusque ascension cette faveur représentait pour moi. Du jour au lendemain j'étais ainsi promu, dans ma dix-neuvième année, à une situation éminente, et Théodore Herzl qui, dès cette première rencontre, me témoigna toujours une bienveillance très marquée, saisit ensuite la première occasion qui s'offrit pour écrire dans un de ses articles qu'il ne fallait pas croire à une décadence de l'art viennois. Au contraire, il y avait maintenant, à côté de Hofmannsthal, toute une phalange de jeunes talents dont on pouvait attendre le meilleur, et il citait mon nom en première place. J'ai toujours perçu comme une distinction toute particulière que ce soit un homme aussi éminent que Théodore Herzl qui ait été le premier à se déclarer publiquement pour moi, à une place aussi en vue et, de ce fait, où il engageait toute sa responsabilité ; et ce fut pour moi une résolution difficile à prendre que — avec une apparente ingratitude — de ne pas pouvoir me joindre, comme il l'aurait souhaité, à son mouvement sioniste en qualité de collaborateur actif et même de dirigeant à ses côtés.

Mais je ne réussis pas à me lier étroitement avec lui ; ce qui me déconcertait avant tout, c'était l'espèce de manque de respect, sans doute difficilement concevable aujourd'hui, que ses propres camarades de parti, justement, témoignaient à la personne de Herzl. Les Juifs de l'Est lui reprochaient de ne rien comprendre au monde juif, de n'en même pas connaître les us et coutumes ; les économistes le considéraient comme un feuilletoniste ; chacun avait ses objections particulières et ne les exprimait pas toujours de la manière la plus respectueuse. Je savais combien, précisément à cette époque, des hommes absolument dévoués, et surtout des hommes jeunes, auraient été utiles à Herzl, combien il en avait besoin, et l'esprit querelleur et ergoteur de cette perpétuelle opposition, le manque de loyale et cordiale subordination qui se manifestaient dans ce cercle m'éloignè-

rent de ce mouvement, dont je me serais rapproché avec curiosité en raison de ma seule sympathie pour Herzl. Comme nous parlions un jour de ce sujet, je lui avouai franchement mon dépit de trouver ce manque de discipline dans les rangs de ses amis. Il sourit un peu amèrement et me dit : « N'oubliez pas que nous sommes accoutumés depuis des siècles à jouer avec des problèmes, à disputer sur des idées. Nous autres, Juifs, nous n'avons depuis deux mille ans aucune expérience historique de la mise en pratique dans le monde réel. Il faut apprendre à se dévouer inconditionnellement, et moi-même je ne l'ai pas encore appris, car j'écris toujours à l'occasion des articles de critique, je suis toujours rédacteur du feuilleton de la *Neue Freie Presse*, alors que mon devoir serait de n'avoir pas une pensée en dehors de cette seule pensée-là, de ne pas coucher une ligne sur le papier pour une autre cause. Mais je suis en voie de me corriger ; je veux d'abord apprendre moi-même à me dévouer inconditionnellement, et peut-être que les autres l'apprendront avec moi. »

Je me souviens que ces paroles firent sur moi une profonde impression, car nous ne comprenions pas que Herzl, pendant si longtemps, n'ait pu se résoudre à abandonner sa situation à la *Neue Freie Presse* — nous pensions que c'était en considération de sa famille. Le monde n'apprit que beaucoup plus tard qu'il n'en était rien et qu'il avait même sacrifié sa fortune personnelle à la cause. Et combien il avait souffert de ce conflit intérieur, ce n'est pas seulement cette conversation qui me le révéla, mais de nombreuses notations de ses journaux l'attestent également.

Je le vis encore assez souvent par la suite, mais de toutes nos rencontres je n'ai conservé le souvenir que d'une seule qui me paraisse importante, rencontre inoubliable, peut-être parce qu'elle fut la dernière. J'avais séjourné à l'étranger — je n'avais correspondu avec Vienne que par lettres —, enfin je le croisai un jour au Stadtpark. Il venait manifestement de sa

rédaction, il marchait très lentement, un peu voûté ; il n'avait plus le pas élastique que je lui connaissais. Je le saluai poliment et m'apprêtai à poursuivre mon chemin, mais il se redressa brusquement et vint à moi la main tendue :

« Pourquoi vous cachez-vous ? Ce n'est pas du tout nécessaire. » Il me fit un mérite de me sauver si souvent à l'étranger. « C'est notre seule voie, me dit-il. Tout ce que je sais, je l'ai appris à l'étranger. C'est seulement là que l'on s'accoutume à considérer les choses d'une certaine distance. Je suis persuadé qu'ici je n'aurais jamais eu le courage de formuler cette première conception, on l'aurait étouffée alors qu'elle était encore en train de germer et de croître. Mais grâce à Dieu, quand je l'apportai ici, tout était déjà terminé et ils ne purent rien faire de plus que de me mettre des bâtons dans les roues. » Il parla alors de Vienne avec beaucoup d'amertume ; c'est ici qu'il avait rencontré la plus forte opposition, et il se serait déjà fatigué si de nouvelles impulsions ne lui étaient pas venues du dehors, principalement de l'Est et aussi, à présent, d'Amérique. « En somme, dit-il, ma faute a été d'avoir commencé trop tard. Victor Adler, lui, a pris la tête du parti socialiste à trente ans, dans ses meilleures, dans ses vraies années de combattant, et je ne veux pas parler des grands noms de l'histoire. Si vous saviez comme je souffre en songeant à mes années perdues — parce que je ne me suis pas mis plus tôt à la tâche. Si ma santé était aussi bonne que ma volonté, tout serait pour le mieux, mais on ne rachète pas les années qu'on a laissées échapper. »

Je l'accompagnai encore un bon bout de chemin, jusqu'à sa porte. Il s'arrêta, me tendit la main en disant « Pourquoi ne venez-vous jamais me voir ? Vous ne m'avez jamais rendu visite à mon domicile. Téléphonnez-moi auparavant, je saurai me libérer. » Je le lui promis, bien résolu à ne pas tenir ma promesse, car plus j'aime un homme, plus je respecte son temps.

Je suis pourtant allé chez lui, et peu de mois après

cette entrevue. La maladie qui, alors déjà, avait commencé à le voûter l'avait subitement terrassé, et je ne pus plus que l'accompagner au cimetière. Ce fut une journée extraordinaire, une journée de juillet qui demeura inoubliable pour tous ceux qui l'ont vécue. Car soudain affluèrent à toutes les gares, venus par tous les trains, jour et nuit, des hommes de tous les empires et de tous les pays, des Juifs d'Occident, d'Orient, russes, turcs ; de toutes les provinces, de toutes les petites villes, ils déferlaient, l'effroi qu'avait suscité en eux la nouvelle encore inscrit sur leur visage. Jamais on ne sentit plus distinctement ce que les criaileries et les discussions avaient auparavant rendu imperceptible : c'était ici le chef d'un grand mouvement que l'on portait en terre. Ce fut un cortège interminable. Du coup, Vienne se rendit compte que ce n'était pas seulement un écrivain ou un poète mineur qui était mort, mais un de ces créateurs d'idées qui dans un pays, dans un peuple, ne se lèvent victorieusement qu'à de très longs intervalles. Au cimetière, un tumulte se produisit ; trop de gens affluaient ensemble auprès de son cercueil, pleurant, sanglotant, criant, en une explosion de sauvage désespoir ; ce fut un déchaînement, presque une fureur ; tout ordre était rompu par une sorte de deuil élémentaire et extatique comme je n'en avais jamais vu et n'en revis jamais à l'occasion d'un enterrement. Et je pus mesurer pour la première fois, à cette douleur immense, montant convulsivement des tréfonds de tout un peuple de millions d'êtres, quelle somme de passion et d'espérance cet homme isolé avait répandue dans le monde par la puissance de sa pensée. * »

*

La signification véritable de ma réception solennelle au feuilleton de la *Neue Freie Presse* se manifesta pour moi dans ma vie privée. J'acquis par là une sécurité inattendue vis-à-vis de ma famille. Mes